

# LA COLLINE

UN FILM DE DENIS GHEERBRANT & LINA TSRIMOVA



Pivonka  
présente

# LA COLLINE

UN FILM DE DENIS GHEERBRANT & LINA TSRIMOVA



Photos, extraits et dossier de presse téléchargeables sur [www.pivonkaprod.com](http://www.pivonkaprod.com)  
Long métrage – Couleur – 79 min – 2022

# CONTACTS

## PRODUCTION (FR)

*PIVONKA*

8 rue du Faubourg Poissonnière

75010 Paris

+32 468 37 74 79

[vincent@pivonkaprod.com](mailto:vincent@pivonkaprod.com)

[beata@pivonkaprod.com](mailto:beata@pivonkaprod.com)

[pivonkaprod.com](http://pivonkaprod.com)

## PRESSE

Stanislas Baudry

+33 6 16 76 00 96

[sbaudry@madefor.fr](mailto:sbaudry@madefor.fr)



# SYNOPSIS

Une colline au Kirghizistan parcourue par des hommes, des femmes, quelques enfants. Des fumées, des oiseaux, une déchetterie comme un Léviathan. Parmi eux, un ancien soldat, une mère éplorée, des jeunes privés d'avenir, font face à leur destin.



## À PROPOS DU FILM...

C'est une colline, à une dizaine de kilomètres de Bichkek, capitale du Kirghizistan, au cœur de l'Asie centrale, à côté de la Chine. On pourrait dire un monticule, à peine plus d'une dizaine de mètres de hauteur, quelques hectares, un monticule dont on ne sait pas trop de quoi il est constitué, sans doute de terre, mais comment nommer le mélange qui se forme avec les déchets en décomposition ? Ce qui a été des sacs poubelle se fond dans un magma informe, puant, fumant, agité parfois de petites explosions d'aérosols. Une colline vivante qui éructe, monstre à l'image d'un Léviathan.

Des hommes, des femmes, des enfants vont et viennent, fouillent à droite et à gauche, entourent les camions bennes qui déversent leur lot de "marchandise" et repartent avec de gros sacs de toile plastifiée. C'est l'économie de la colline, le rebut, ce qui est considéré comme rien retrouve une valeur, c'est tant le kilo de bouteille plastique, de carton, de verre, le métal.

Le lieu, d'abord, comme une citadelle, écrasée par la chaleur, battue par le vent, dévastée par la pluie, embrumée par des combustions délétères.

Les gens, surtout, les perdants de l'éclatement de l'URSS et de la crise économique et sociale qui s'en est suivie. Difficile de ne pas se dire que les rejetés d'une société n'ont qu'un seul endroit où aller, là où elle met ses déchets. Les premières discussions que Lina a pu entamer ont été décisives: toutes ces personnes, surtout des femmes, parlaient volontiers, de leur histoire, de leur travail comme de leur vie quotidienne. Le contact était simple, les propos directs, très clairs et très clair était le sentiment d'être au banc de la société.

Par contre, en particulier au début, était moins évident le moment où Denis sortait son matériel. Les travailleuses et travailleurs du lieu avaient souvent vu des équipes débarquer, filmer en quelques heures et publier le tout sur YouTube. La grande majorité cache à ses proches la réalité de sa condition. Un regard qui sous des airs compassionnels les exclut radicalement. Bien sûr les "autorités" de toutes sortes ne pouvaient voir d'un bon œil une caméra.



## Lina Tsrimova

« Originaire d'une petite ville du Caucase Nord, j'ai fait d'abord mes études de journalisme à Moscou où j'ai vite senti le poids idéologique qui pesait sur les questions liées aux guerres caucasiennes. C'est la raison pour laquelle j'ai dû partir en France où j'ai fait d'abord un master en histoire et puis un doctorat à l'EHESS. En été 2021, j'achevais la rédaction de ma thèse intitulée *Sous l'œil de l'Empire : la construction du Caucase et des Caucasiens entre la fin du XVIII<sup>ème</sup> siècle et 1850*. L'un des objectifs de ma thèse était d'introduire les voix des Caucasiens que l'on entendait très peu dans l'historiographie actuelle notamment parce que ces peuples n'avaient pas d'écriture propre avant l'arrivée des colonisateurs russes.

Le tournage du film *Avant que le ciel n'apparaisse* (Cinéma du Réel 2021) et le suivi du montage a été très riche pour moi en tant que chercheuse. Il a révélé notamment l'importance de l'aspect proprement esthétique dans le processus de fabrication des représentations sur les populations autochtones. Inversement, ce film documentaire m'a permis d'agir en quelque sorte sur la production des représentations en participant moi-même à leur fabrication. Cette expérience fut très forte pour moi et la complicité qui s'est tissée entre Denis et moi, la complémentarité qui s'est affinée entre nos deux approches, nous a donné le désir d'un nouveau projet.

Nous avons choisi de partir pour le Kirghizistan, où le démantèlement du modèle soviétique a plongé des populations entières, des populations mélangées du fait des déportations staliniennes, dans le chaos.

Ce sont des vies éclatées, de trajectoires tellement improbables et typiques à la fois, sans doute plus violentes pour les femmes qui, renonçant souvent à leur métier ou ambitions, vont faire le travail que les hommes jugent trop « sale » ou stigmatisant. Ce sont ces expériences extrêmes de la survie que nous avons envie de retrouver et de partager. Quand nous sommes arrivés à la colline, près de Bichkek, nous n'avons plus eu de doutes : c'était le lieu où nous retrouvions toutes les problématiques sur lesquelles nous voulions travailler.

Dès notre arrivée sur la colline nous avons rencontré Alexandre, ancien combattant russe durant les guerres en Tchétchénie. C'est grâce à l'hospitalité inconditionnelle d'Alexandre et de sa femme Lena que nous avons pu venir à la colline et nouer les

premiers liens avec les gens qui y vivent ou travaillent. Cette hospitalité à la limite de l'amitié n'était pourtant pas évidente pour moi qui me souvenais de terribles massacres en Tchétchénie. Et Alexandre le savait, le sentait en s'adressant à moi comme à une Caucasienne, il me disait souvent « tu sais de quoi je parle ». Pendant les premiers deux ou trois entretiens, je lui ai donné toute la liberté et l'écoute que j'étais capable de lui offrir, même si l'écouter parler de femmes et d'enfants éventrés m'était plus que difficile. Au bout d'un moment, j'ai senti que cela devenait faux, que ce dont il avait vraiment besoin, c'était de me parler à moi, avec tout ce que je peux penser de lui. Et lors de notre entretien suivant, je lui ai demandé directement : « Vous m'avez dit l'autre jour que vous vous sentiez comme un monstre. Que cela voulait dire être monstre ? » Je pense que c'était le plus beau des entretiens que l'on pouvait filmer avec lui.

Tous les jours, au moment d'arriver à la déchetterie, j'avais une peur terrible au ventre. Je ne savais jamais comment et quoi nous allions pouvoir filmer ou simplement voir, si même nous pourrions juste filmer, ou encore si les mafieux n'allaient pas nous expulser. Il faut dire que la colline est un monde très fermé pour les gens de l'extérieur. Tous les jours, nous essayions de rencontrer des gens nouveaux et d'aller voir ceux que nous connaissions déjà afin de solidifier les liens existants. Petit à petit, tout le monde a commencé à nous accepter. Nous prenions toujours le temps d'expliquer que nous n'étions pas des journalistes et que nous étions en train de faire un film documentaire.

Celle qui s'est emparée plus fortement que les autres de ce film fut l'étonnante Tadjikhan, petite femme très énergique de 62 ans. Un jour, en montant sur la colline, on a vu Tadjikhan devant sa maison qui se trouve juste avant la pente. Deux ou trois mots échangés, nous la trouvions éblouissante, avec son visage toujours très expressif et changeant. Nous lui avons proposé de nous parler pour le film. Nous n'aurions jamais imaginé quelle tragédie shakespearienne se cache derrière l'envie de vivre qui se dégage d'elle. Alors elle ne m'a plus parlé de femme à femme comme quelques minutes plus tôt, mais à la caméra, elle voulait transmettre sa douleur immense, incommensurable... Elle nous a raconté comment elle avait perdu ses cinq enfants. Cela m'a rappelé les histoires des femmes que j'avais rencontrées au Caucase. Dans les années 1990-2000, en raison de nombreux conflits et difficultés économiques, je fus amenée dès l'âge de 13 ans à travailler dans un grand marché de Piatigorsk. On y trouvait alors beaucoup de femmes fuyant les guerres et la misère qui explosaient dans la région. Je me demandais toujours comment ces femmes pouvaient continuer à vivre. Bien sûr, elles n'avaient pas le choix, il fallait continuer à se battre pour la survie de leur famille mais tout de même... Et j'avais l'impression que Tadjikhan comprenait



mes questionnements, qu'elle voulait précisément témoigner pour toutes ces femmes qui, partout dans les pays post-soviétiques, avaient porté la charge de la famille et de la survie des enfants qui restaient en vie...

Un jour, nous avons rencontré la lumineuse Djazira, une jeune fille de 15 ans. J'avais l'impression qu'elle avait trouvé chez moi une sœur aînée, une confidente à qui elle pouvait livrer tous ses secrets. Cette confiance, nous ne voulions surtout pas en abuser. Alors, pour la filmer, nous avons essayé de respecter toutes les conditions qui étaient les siennes : de choisir un coin dans la maison le moins abîmé, de la filmer seule sans le dire à personne, de ne pas lui parler dehors, de ne pas diffuser ses images sur YouTube. Je suis allée un peu plus loin : pendant l'entretien, je ne lui ai pas posé de questions directes, j'attendais qu'elle aborde d'elle-même les sujets délicats. Djazira, c'était l'espoir, la lumière que l'on cherchait sur la colline. »

## Denis Gheerbrant

« L'expérience de cinéma que je fais avec Lina représente pour moi celle d'une forme de dédoublement : j'ai toujours parlé en filmant, les personnes que je filmais se sont toujours adressés à moi, comme un point focal où se rejoignent image et parole. La parole ici s'adresse à un autre, en l'occurrence une autre. L'introduction d'un tiers me retire ou me délivre, comme on veut, de mon rôle de personnage, de personnage en charge du récit, à la fois auteur et montreur.

Ce que le spectateur perd en proximité du filmeur, on peut faire l'hypothèse qu'il le gagne en liberté. Un espace entre la relation de parole et le geste de filmer se dégage.

La forme même du film s'en trouve modifiée, mes films précédents reposaient sur une alternance de séquences dans une relation de parole fortement investie et de plans hors relation, comme en écho. Ici le jeu est différent, plus souple, plus libre aussi. Plus libre aussi le montage. Un exemple me vient à l'esprit : dans le film précédent, *Avant que le ciel n'apparaisse*, pratiquement jusqu'au deux tiers du film j'ai introduit au milieu de séquences de parole des images de chevaux dans la montagne. Ces images viennent jouer avec le propos, comme un contre-point qui ouvre à l'imaginaire dont sont nourris nos

interlocuteurs. Jamais je n'aurais pu avoir cette liberté dans mes films tournés en solo qui reposent sur le fil tendu de la relation.

Le regard est, évidemment, d'autant plus séparé de l'écoute que je filme des personnes qui s'expriment dans une langue que je ne connais pas. Mais si filmer quelqu'un que je ne comprends pas reste pour moi extrêmement frustrant, je suis frappé d'à quel point je pouvais ressentir sur les visages l'intensité des émotions et me laisser guider ainsi. Je filmais le corps de la parole sans la parole.

J'avais choisi dans le film précédent de faire de Lina le fil narratif du film. Lina dans le rôle de Tintin reporter. Dans le cas présent un plan a suffi à nous conforter dans notre choix, cette position n'avait ici aucun sens, contredisait même notre projet : faire entendre la parole dans le seul corps de celui ou celle qui parle. »

## **Lina Tsrimova et Denis Gheerbrant**

« L'expérience du tournage et du montage de notre précédent film fut l'objet d'un étonnement réciproque : de deux endroits différents, surtout de deux histoires tout aussi différentes, nous nous retrouvions dans un regard partagé. Pas un même regard, mais deux regards qui se parlaient. Nous avons envie de prolonger cette expérience.

Dans notre précédent film, nous avons parlé des chevaux, des montagnes, de la forêt mais c'est la steppe de l'écrivain Andreï Platonov que nous voulions filmer la prochaine fois. Ou plus précisément des gens dont le dernier refuge serait un « non-lieu », des gens dépossédés : de travail, de statut social, de leur tribu et même de la mode de vie nomade.

Dans ce pays de nomades qu'était au début du vingtième siècle le Kirghizistan, aller chercher une mémoire des peuples du Caucase déportés et dispersés dans ces immenses espaces par Staline et, dans le même temps une forme de steppe, faisait sens.

Une jeune femme avec qui Lina avait pris contact depuis Paris nous a fait découvrir la colline, ne nous a pas amenés sur la colline mais en contre-bas, elle avait très peur qu'on nous voie. Pour elle, les gens de la colline ressemblaient à quelque tribu dont on ne saurait dire si elle est agressive ou pas. En descendant vers les habitations, nous nous sommes arrêtés à une petite boutique qui vendait juste un tout petit peu de tout. Trois femmes se retrouvaient passer ensemble cette fin de journée. Lina a pris langue avec elles et très spontanément elles ont parlé de leur vie, de la colline, le travail, les enfants, ce qui fait la vie.

La colline n'est ni un village, ni une steppe, elle n'existe pas sur les cartes. C'est un lieu de production et un espace de vie. Y travaillent et vivent des gens qui ont des histoires complètement différentes mais toutes ont en commun une rupture qui les a amenés là. Kirghizes des campagnes dépossédés des terres à la suite du démantèlement des kolkhozes, des Tchétchènes et des Allemands descendants des déportés, qui n'ont pas pu partir, des Russes, des Ukrainiens, des Ouïghours, tous se sont retrouvés là à la suite de la terrible crise économique qui a suivi la fin de l'Union soviétique.

Nous voulions aller là : faire apparaître des personnes avec leur histoire. Misère, travail dégradant et rien devant soi : où va se loger la vie ? C'est une évidence de ce que Lina appelle l'éthique, que de faire voir ceux qu'on ne veut pas voir. »



## FILMOGRAPHIE

### Denis Gheerbrant

2021 / Avant que le ciel n'apparaisse / LM

2017 / Malle en son exil / LM

2014 / On a grève / LM

2009 / La République Marseille / LM

2004 / Après, un voyage dans le Rwanda / LM

2001 / Lettre à Van Der Keuken / CM

2000 / Le Voyage à la mer / LM

1998 / Grands comme le monde / LM

1994 / La vie est immense et pleine de dangers / LM

1992 / Une fête foraine / CM

1991 / et la vie / LM

1986 / Histoire de parole / CM

1985 / Question d'identité / CM

1984 / Amour rue de Lappe / LM

1980 / Un printemps de square / LM

### Lina Tsrinova

2021 / Avant que le ciel n'apparaisse / LM

# BIOGRAPHIES



Denis Gheerbrant

À sa sortie de l'IDHEC Denis Gheerbrant se partage entre un travail de photographie documentaire et de prise de vues. Il signe notamment l'image de *Histoire d'Adrien* (1980 - Caméra d'or) ou *L'heure exquise* de René Allio. Parmi la quinzaine de documentaires qu'il réalise, on peut citer *et la vie*, *La vie est immense et pleine de dangers*, *La république Marseille* (7 films), *Mallé en son exil* et *Avant que le ciel n'apparaissent*, co-écrit avec Lina Tsrिमova. Ce travail a été l'objet d'un livre, d'un film et d'une rétrospective à la Cinémathèque du documentaire.



Lina Tsrिमova

Née à Naltchik (en Kabardino-Balkarie, Russie), Lina Tsrिमova entre en 2006 à la faculté de journalisme à Moscou puis entre à l'EHESS à Paris pour un Master en Histoire et un Doctorat. En parallèle de la rédaction de sa thèse, elle co-écrit le film documentaire *Avant que le ciel n'apparaisse* (2021, Sélection française du festival Cinéma du Réel) avec Denis Gheerbrant. En novembre 2021, elle soutient sa thèse intitulée *Sous l'œil de l'Empire: la construction du Caucase et des Caucasiens entre la fin du XVIII<sup>ème</sup> et 1850*.

# LISTE TECHNIQUE

AVEC

ALEXANDRE, LE GITAN  
ALIOCHA, SA FEMME  
TADJIKHAN, LA MÈRE DE FAMILLE  
KEYRAT, SON FILS  
DJAZIRA, L'ADOLESCENTE

IMAGES, SONS, MONTAGE  
RENCONTRES ET ENTRETIENS  
MONTAGE SON, MIXAGE  
COULEURS  
ASSISTANT MONTAGE  
MASTERING, SOUS TITRES

DENIS GHEERBRANT  
LINA TSRIMOVA  
DOMINIQUE VIEILLARD  
JULIA MINGO  
UGO SIMON  
STÉPHANE LAMBERT

PRODUIT PAR  
COPRODUIT PAR

PIVONKA – BEATA SABOOVA, VINCENT METZINGER  
NAOKO FILMS (BE)  
DÉRIVES – JULIE FRÈRES, GAËLLE BALTHAZART (BE)

EN ASSOCIATION AVEC

LES FILMS D'ICI – RICHARD COPANS  
COORIGINES – LAURA NIKOLOV

# PROGRAMME

Festival de Cannes 2022 – ACID

## En présence de l'équipe

Samedi 21 mai – 11h30 – Studio 13

Samedi 21 mai – 20h30 – Arcades 1

## Séances supplémentaires

Samedi 21 mai – 14h15 – Palais C (Séance Marché)

Samedi 21 mai – 21h00 – Arcades 2

Mercredi 25 mai – 9h00 – Alexandre III

Vendredi 27 mai – 19h00 – Le Raimu

